N° 151 — 17e Année

REDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon).
TOURCOING, rue Verte, 53

Siège administratif :
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50. — Un an : 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois : 5 francs. — Un an : 20 francs.

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

Mercredi 31 Mai [illegible]

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES. . . . [illegible]
RÉCLAMES. . . . 0 fr. [illegible]
FAITS DIVERS. . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . 1 fr. [illegible]

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal ; à Paris, dans nos bureaux, 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE

JAURÈS ET HERVÉ

Dans ce domaine de l'utopie, où se complaisent les socialistes, communistes, anarchistes, révolutionnaires de toutes étiquettes et de toutes catégories, il est des théories inoffensives et généreuses, et il en est de dangereuses et de criminelles.

Qu'on berce le travailleur, le déshérité de la vie, au milieu des difficultés souvent pénibles et cruelles de sa condition, de l'espoir d'une société meilleure, d'où disparaîtra la misère, et où l'égalité et la fraternité les plus complètes règneront entre tous les membres de la grande famille humaine, soit !

Qu'on rêve d'un temps où les frontières seront supprimées, où les hommes cesseront de s'entretuer, où la République universelle s'établira sur la ruine de toutes les tyrannies et de tous les despotismes, ce fut le rêve de nos pères de 1848, et il peut nous être un réconfort en présence des épouvantables tueries de l'heure actuelle.

Mais qu'on ose recommander la désertion en cas de guerre, qu'on préconise la guerre civile en face de l'ennemi, qu'on prêche l'anti-patriotisme, en déclarant qu'il est « indifférent d'être Français ou Allemand », ce sont là des paroles coupables, des théories odieuses, qu'il faut non seulement combattre avec énergie, mais flétrir avec indignation.

Dans sa controverse-oratoire de samedi avec M. Hervé, à l'Elysée-Montmartre, M. Jaurès a bien répudié ce qu'il a appelé la « thèse » de M. Hervé, mais on peut s'étonner qu'il ait donné « raison » à celui-ci d'avoir « réveillé le terrible problème qui se pose de plus en plus entre les problèmes de tous les pays. »

« Ces théories, a expliqué M. Jaurès, ne sont un sujet de panique et de scandale que pour les partis faibles et les esprits débiles. »

Tous les Français, et les prolétaires auxquels s'adressent spécialement M. Hervé, n'ont pas la puissance d'esprit de M. Jaurès, et ce qui augmente le danger d'une telle propagande pour notre pays, c'est qu'elle ne s'exerce pas, et qu'elle ne serait pas tolérée, dans la plupart des autres pays, et notamment dans celui avec lequel nous pourrions, sur le seul caprice de son empereur, nous trouver aux prises.

Que l'étrange professeur qui changerait sans regret sa qualité de citoyen de la République française contre celle de sujet de Sa Majesté de l'empereur allemand, aille donc de l'autre côté des Vosges exposer ses théories, et il aura vite fait d'apprécier la différence existant entre les deux régimes.

M. Jaurès n'a pas eu de peine à montrer tout ce qu'a d'utopique et d'insensé la « thèse » de son contradicteur. Il a même dirigé contre lui un des arguments opposés le plus souvent au système collectiviste : « Je suppose, a-t-il dit, que la révolution sociale était accomplie, le communisme a triomphé partout. Il y a pour la première fois, non plus des fragments d'humanité qui se heurtent, mais une humanité organisée. Dans cet idéal humain réalisé, est-ce que les patries vont disparaître ? L'humanité communiste de demain serait singulièrement pauvre si elle était si monotone. Voyez à quelle concentration colossale et absorbante vous allez aboutir, si vous supprimez toute puissance de gestion autonome des diverses fractions d'humanité. Déjà pour la gestion des intérêts communs nationaux, vous vous plaignez d'une excessive centralisation bureaucratique. Que serait-ce, s'il s'agissait des intérêts communs de l'humanité tout entière ? »

Il est certain que le jour où le monde entier ne constituera plus qu'une seule et même patrie, ayant un seul gouvernement, ce sera une organisation qui ne manquera pas d'originalité. M. Hervé a négligé de nous dire où siègerait ce gouvernement.

Mais, nous n'en sommes pas là, et sans doute passerons-nous auparavant — et à quelle lointaine époque ? — par le système des « fédérations de patries » opposé par M. Jaurès à la conception « paradoxale » de M. Hervé.

En attendant notre République est encore « le régime qu'à l'heure actuelle tous les prolétariats de l'Europe désirent passionnément échanger contre les régimes qu'ils subissent... Et si une catastrophe se produit, nous n'abandonnerons pas la France aux surprises des invasions ».

De l'avis de tous ceux qui ont assisté à la réunion de l'Elysée-Montmartre, M. Hervé n'a pas été précisément brillant dans sa réponse à M. Jaurès.

Il s'est borné à déclarer que les prolétaires n'avaient pas de patrie, à montrer ce qu'a de contraire à l'internationalisme une doctrine qui aurait pour résultat de mettre « Jaurès armé d'un fusil en face de Bebel également armé d'un fusil », et il a qualifié de « rêve monstrueux » le fait de « croire que les prolétaires allemands marcheront comme un troupeau de brutes sur l'ordre de leur kaiser. »

Si exalté que puisse être M. Hervé en ses dangereuses utopies, il devrait bien — ce qu'il n'a probablement jamais fait — aller passer quelque temps en Allemagne, y étudier de près le caractère allemand, l'organisation politique et militaire du pays, y assister aux manœuvres, aux exercices, aux revues des armées du Kaiser : et quand il reviendrait en France il aurait peut-être laissé là-bas quelques-unes de ses illusions.

Il est vrai qu'il a ajouté : « Qu'avons-nous à perdre ? Rien ! On ne nous prendra pas la vie, on ne nous réduira pas en esclavage, n'est-ce pas ? On nous enlèvera notre langue ? Mais cela se fera sans souffrance, et celle qu'on nous imposera sera tout aussi riche ! Et si l'Allemagne s'annexe un gros morceau de la France, c'est le Kaiser qui sera le plus ennuyé, car il aura, après, plus de sujets... de mécontentement ».

Quel charmant Français ! Et comme le trait de la fin est spirituel et délicat !

Franchement, nous aimons encore mieux, si l'on peut dire, le fameux anarchiste Libertad qui est intervenu dans le débat pour dire à MM. Jaurès et Hervé : « Vous êtes deux bourgeois, et vos « thèses » ne valent pas mieux l'une que l'autre.

« Pourquoi, en effet, a-t-il demandé à M. Hervé, vous arrêtez-vous en route, pourquoi réservez-vous la désertion pour le cas d'une guerre et ne la prêchez-vous pas aujourd'hui pour l'armée active ? Si la grève des réservistes est bonne, la grève des soldats est encore meilleure... »

C'était la logique même. Et le bourgeois-professeur n'a trouvé rien à répondre. Dans le champ des utopies, il n'y a pas de limites, et M. Alfred Naquet nous avait déjà montré à quelles conclusions insensées on peut aboutir quand on abandonne le terrain des possibilités et des réalités.

Que les utopistes se livrent en toute liberté à la propagation de leurs rêves et de leurs chimères : nous n'y trouvons rien à reprendre. Et puis, comme on l'a dit, l'utopie d'aujourd'hui sera peut-être la réalité de demain.

Mais lorsque leurs théories peuvent constituer un danger pour la sécurité et pour l'existence même du pays, il appartient à tous les hommes de clair jugement et de saine raison de s'unir pour y mettre obstacle et en faire justice.

GEORGES ROBERT.

La Politique

On peut se demander jusqu'à quand la Russie fermera les yeux à l'évidence, en déclarant qu'elle poursuivra la guerre malgré tout ? On assurait hier, en effet, qu'à la nouvelle de la destruction de sa dernière escadre, le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait exprimé l'inébranlable résolution de continuer la campagne.

Si une pareille folie devait être commise, les amis véritables de l'empire russe en éprouveraient un réel chagrin. A quoi bon, en effet, faire massacrer des milliers d'êtres humains dans la recherche d'une revanche impossible, et lorsqu'on a réalisé tout ce qui pouvait être fait humainement ?

Nous avons expliqué hier comment se serait justifié l'envoi de la dernière escadre. La paix devenait nécessaire après la reddition de Port-Arthur, qui enlevait à la flotte dont on vient d'apprendre la destruction, la base dont elle avait besoin. Il en était de même au lendemain de Moukden, quand on a vu ce qu'il fallait penser du fameux plan de Kouropatkine, lequel avait eu de longs mois pour se préparer à la bataille.

Malheureusement, un faux point d'honneur, et aussi la peur d'un désastre moral intérieur, ont eu plus de force que la raison. Il en coûte très peu, d'ailleurs, au Tsar, de résister pour cet honneur jusqu'au bout, puisque ce sont les autres qui se font tuer, tandis qu'il reste tranquillement dans son palais, et que les princes de sa famille ne se hasardent pas sur le théâtre de la guerre.

Pourtant, après l'effroyable désastre du détroit de Corée, et quand le gouvernement russe a besoin de toute sa tranquillité pour calmer les esprits et préparer les réformes nationales, on peut croire que l'idée de paix, le premier moment passé, se dégagera nettement et finira par l'emporter. — *H. J.*

CHOSES ET AUTRES

LE CRISTAL MAGIQUE

Est-ce que nous allons remonter au comte de Saint-Germain et à ce grand faiseur de miracles qui se nommait Cagliostro ? Ce ne serait pas trop flatteur pour une époque qui se dit celle de la science et qui se targue de n'accepter que ce qu'elle peut contrôler avec des moyens rigoureux.

Or, voici qu'une tendance se manifeste vers les choses du merveilleux, à ce point qu'on raconte en ce moment une histoire vraiment extraordinaire, qui semble renouvelée, ainsi qu'on l'a dit avec raison, de la fameuse aventure de Marie-Antoinette, regardant sa propre mort dans l'eau de la carafe que lui présente Joseph Balsamo.

L'affaire ne revêt pas des formes aussi tragiques. Elle offre même, comme on le verra plus loin, un caractère assez gai. Mais cela ne l'empêche pas d'appartenir au domaine de la magie, à moins qu'elle ne relève beaucoup plus simplement, ce qui est bien possible, de celui de l'hallucination. On ne saurait la placer ailleurs.

Du reste, le lecteur va pouvoir en juger.

***

On connaît ces petites boules de cristal montées sur un léger socle, qui paraissent les plus inoffensives petites boules qui soient au monde. Eh ! bien, s'il faut en croire un médecin M. Edmond Waller, elles ont au contraire énormément de malice et peuvent nous révéler des choses curieuses, et quelquefois très désagréables pour des tiers.

Ainsi qu'il le rapporte dans les *Annales des sciences physiques*, le docteur Waller s'est enfermé seul, pendant trois semaines, dans une complète obscurité et à raison de quarante-cinq minutes par séance, en tête à tête avec une des petites boules en question. Et pendant ces trois semaines, le patient expérimentateur n'a rien vu.

Il était un peu découragé, et je conviens qu'on le serait à moins, quand, certaine nuit, il eut l'idée de recommencer. A peine avait-il pris place devant la boule de cristal qu'il y vit apparaître une dame qu'il connaissait — et dont le mari était absent — en compagnie d'un monsieur semblant fort bien avec elle.

Le lendemain, M. Waller récidiva. Il revit la dame, mais elle était alors en cabinet particulier, avec un second monsieur. Stupeur du docteur, qui n'osait en croire ses yeux. Or, peu après l'époux revint, découvrit les frasques de sa femme, et il s'ensuivit un tapage qui vint prouver à l'expérimentateur que la boule de cristal avait été véridique.

***

Pour le moment, les choses en sont là. D'autres personnes ont voulu essayer, et rien ne s'est fait voir. C'est sans doute parce qu'il leur manque le degré d'entraînement du docteur Waller, et si elles persistent, le succès répondra probablement à leurs efforts, surtout si, comme c'est mon sentiment, on se trouve en présence d'un phénomène d'hallucination, ou plutôt d'un fait de l'espèce de ceux se rapportant aux tables tournantes.

Il est possible qu'on finisse, à force de le vouloir, par apercevoir de vagues images dans une boule en cristal. Ce sont les images que nous y plaçons sans nous en douter. Ce que nous prenons pour un tableau étranger se présentant à nous n'est et ne peut être que la « projection » des figures créées à notre insu par notre cerveau.

Mais, dira-t-on, M. Waller ne pouvait pas imaginer les scènes auxquelles était mêlée la dame dont il est question. Ceci est donc vraiment merveilleux. En apparence, oui, mais nullement en réalité. Sans même s'en rendre compte, par des riens, des signes à peu près inappréciables, le docteur a pu « pressentir » la légèreté de la femme mariée qu'il connaissait, et la conviction de sa mauvaise conduite s'est sans doute formée à son insu dans ce qu'on pourrait nommer l'arrière-atelier du cerveau.

Dès lors, enfermé au milieu de l'obscurité, il a cru voir et a « vu » les scènes qui se jouaient en lui-même. C'est une sorte d'hallucination. D'ailleurs placez-vous en milieu absolument noir, fixez un point déterminé, et vous ne tarderez pas à remarquer des lueurs fugitives passant devant vos yeux. Or, ces lueurs n'existent pas, elles ne peuvent pas exister, et, néanmoins, vous les voyez.

***

Les phénomènes des tables tournantes, dont se moquent les esprits superficiels, que les gens sérieux contestent et que les âmes simples attribuent à des êtres immatériels, procèdent de causes identiques.

Ils sont d'ordre matériel et intellectuel. Lorsque des personnes loyales, incapables de se duper les unes les autres, veulent faire « marcher » une table, cette table *marche* réellement. Il n'y a dans ces mouvements aucune origine surnaturelle des forces encore indéterminées, qui agissent sur le meuble et le font remuer.

Mais ces mêmes personnes honorables, me direz-vous, font « parler » la table. Celle-ci dit des choses qu'on pense et aussi des choses auxquelles on ne pensait pas. Pour les premières, la transmission s'explique fort naturellement. Nous dictons la réponse instinctivement. Pour les secondes, nous nous imaginons que nous ne les pensions pas, tandis qu'elles vivaient au fond de notre cervelle d'une existence obscure qu'il nous est impossible de sentir.

J'aurai peut-être occasion de le démontrer avant longtemps.

FRÉDÉRIC VALADE.

Échos et Nouvelles

Jardins de fourmis

Un botaniste allemand qui revient d'un voyage d'études au Brésil, déclare avoir découvert des fourmis qui construisent des ponts suspendus.

A cette fin, elles placent des miettes de terreau au sommet des arbres et, plus tard, apportent des graines. Elles ne font que pousser des fleurs. Le botaniste en a compté quatorze espèces différentes.

Les fourmis collaboratrices des abeilles : Délicieux sujet pour un conteur de fables.

Un truc d'escroc

Garçon, ma monnaie ; je vous ai donné cent francs !

— Vous ne m'avez donné rien du tout.

Protestations, dispute, commissariat.

— La preuve que je vous ai donné un billet de cent francs, c'est que mon adresse était écrite au crayon sur le papier.

On cherche ; on trouve, en effet, le billet avec l'adresse. Seulement, ce billet-là avait été remis au garçon par un compère, qui en avait bel et bien reçu la monnaie.

Et c'est le dernier truc inventé par les escrocs pour se faire des rentes.

Avis aux intéressés.

Mot du jour

En police correctionnelle.

Le président à l'accusé :

— Vous avez de bien mauvaises fréquentations ?

— Pensez donc, mon président ; depuis deux mois, je ne vois que des juges d'instruction !

LE ROI D'ESPAGNE EN FRANCE

FÊTES ET RÉCEPTIONS

Le Pavoisement — Les Troupes — Le Service d'ordre — La Rencontre d'Alphonse XIII et du Président de la République

A HENDAYE

Hendaye, 30 mai.

Bien avant l'heure fixée pour le départ du train royal, une foule considérable est massée autour de la station du Nord. Quand Alphonse XIII paraît, un cri formidable de : « Viva el Rey » retentit, auquel se mêlent des souhaits de : « Buen viaje vaya con Dios », Sous la marquise de la gare, le souverain reçoit les hommages des autorités. A 11 heures 7, le train s'ébranle au milieu des vivats.

A Irun, avant de franchir la frontière, le roi envoie à la reine un télégramme d'adieu.

A 11 h. 33, exactement, le train franchit le pont de la Bidassoa ; deux minutes après, il stoppa à Hendaye.

Le Roi descend lestement. Au nom du gouvernement, Sa Majesté est complimentée par le préfet. Alphonse XIII répond qu'il est heureux de se trouver sur le sol de la France, d'une nation amie avec laquelle l'Espagne entretient, depuis près d'un siècle, des relations de plus en plus cordiales.

Le préfet présente ensuite les autorités et les notabilités. Le Roi leur serre la main.

A ce moment, Mlle Barthe, au nom de la Compagnie du Midi, et Mme Acuna, femme du Consul d'Espagne, offrent des gerbes de fleurs à Sa Majesté.

Quelques minutes seulement avant le départ, fixé à minuit sept, Alphonse XIII prend congé des hauts personnages venus pour le saluer. Il monte dans le train du président de la République, auquel on a ajouté trois wagons-salon. Le signal du départ est donné. Toutes les têtes se découvrent et les cris de : « Vive le Roi ! Vive l'Espagne ! » saluent Alphonse XIII, dont la physionomie souriante reflète la satisfaction que lui cause ce premier accueil.

Télégramme d'Alphonse XIII à M. Loubet

M. Loubet a reçu ce matin le télégramme suivant :

Hendaye, 30, 12 h. 45 matin. — Président République française, Paris.

Au moment de franchir la frontière française, je vous envoie, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments de cordiale sympathie pour le grand et beau pays dont je viens être l'hôte.

ALPHONSE XIII.

A BAYONNE

Le train royal est arrivé à Bayonne à minuit 44 et il est reparti à minuit 49.

Les curieux étaient peu nombreux aux abords de la gare, gardée militairement.

A SAINT-PIERRE-DES-CORPS

Saint-Pierre-des-Corps, 30 mai.

Le train royal arrive à 10 heures 48. Une foule énorme se presse aux abords de la gare, maintenue par la gendarmerie, par la police et par un bataillon du 32e de ligne. Sur le quai de la gare se trouvent le préfet d'Indre-et-Loire, les autorités départementales et de nombreux officiers.

Une longue ovation salue le roi qui, souriant, apparaît derrière la portière du wagon-salon. Sur sa demande, la portière est ouverte et le préfet monte en wagon. Il lui exprime sa joie et lui dit qu'il n'a cessé d'admirer la belle et verte campagne de France.

A 10 h. 55, le train auquel on vient d'atteler une nouvelle machine ornée de drapeaux espagnols et français s'ébranle aux cris de : « Vive le roi ». Quelqu'un crie : « Bon voyage ! » Le roi répond : « Je vous remercie beaucoup ».

A POITIERS

Poitiers, 30 mai (11 heures 30).

Le train royal a stationné neuf minutes en gare. Debout dans son wagon, le Roi a salué à l'arrivée et au départ les personnes présentes. Il a accepté des fleurs et des cartes postales qui lui ont été offertes.

AUX AUBRAIS

Les Aubrais, 30 mai.

Le train royal est arrivé à midi 18. — M. de Fouquières, secrétaire d'ambassade, est monté dans le wagon du Roi. Lorsque le Roi est descendu du train, M. de Fouquières lui a présenté M. Chadunier, préfet du Loiret, qui l'a salué et lui a dit :

« Le gouvernement de la République française a bien voulu me confier la très agréable mission de venir saluer Votre Majesté à son passage aux Aubrais. C'est avec une très vive satisfaction que j'accomplis ce devoir ».

A PARIS

Paris, 30 mai.

Paris a revêtu sa parure de fête. Sous le clair soleil, les drapeaux se multiplient et la brise qui souffle depuis le matin marie joyeusement les couleurs françaises et espagnoles.

A partir de midi, une foule énorme dévale des faubourgs et se dirige, en suivant la ligne des grands boulevards, vers les Champs-Elysées. Chemin faisant, elle regarde curieusement la décoration des quartiers de l'Opéra et de La Madeleine.

La perspective de la place et de l'avenue de l'Opéra, avec ses corbeilles dorées où les œillets, les bleuets et les roses se marient en gerbes débordant du tapis de mousse, avec ses phénix dont les grandes feuilles dessinent au-dessus des fleurs des arcs gracieux, avec ses guirlandes électriques, lianes souples qui grimpent en espalier aux façades des maisons, encadrent les balcons garnis de verdure, s'enroulent autour des mâts jusqu'aux oriflammes qui flottent, avec toute cette ornementation de banderoles, de fleurs, de feuillage et de drapeaux, apparaît comme un décor de féerie.

La rue de la Paix et la rue Saint-Honoré complètent heureusement cet ensemble.

Devant la Madeleine, la rue Royale dresse ses portiques surmontés d'écussons, de trophées et de la couronne royale, et ce soir des cordons de lampes multicolores dessineront en arabesques lumineuses les grandes lignes de cette architecture légère.

Le temps est superbe. Vers une heure, la brise fraîchit un peu et quelques traînées de nuages blancs passent dans le ciel. Le soleil se voile. Mais une éclaircie se produit bientôt et sous le ciel, redevenu serein, le décor reparaît dans tout son éclat.

Les curieux qui débouchent sur la place de la Concorde garnissent peu à peu les avenues. Tandis que les uns s'installent par groupes au bord des trottoirs, résolus grâce à leur douce philosophie de Parisiens habitués aux fêtes nationales à se distraire au passage des personnages officiels, en attendant l'arrivée du roi, les autres montent l'avenue des Champs-Elysées et vont, par l'avenue du Bois, accomplir à la gare le pèlerinage traditionnel.

Les camelots offrent à tout venant des cocardes aux couleurs des deux nations, le programme officiel ou des chansons improvisées sur des airs populaires.

Vers deux heures, les premières troupes arrivent pour prendre leurs positions.

A deux heures trente, tous les trottoirs de l'avenue des Champs-Elysées et de l'avenue du Bois sont envahis, les cordons d'agents se resserrent, et la circulation des voitures non munies de coupe-files est interrompue.

L'arrivée du Roi à la gare du Bois-de-Boulogne

La gare du Bois-de-Boulogne est située dans un cadre incomparable. On ne pouvait rêver coin de Paris plus élégant et plus gai. La gare, petite et coquette, n'ayant rien des halls enfumés qui servent au mouvement des trains, est entourée de verdure. D'un côté le Bois et ses larges frondaisons, de l'autre l'avenue spacieuse et claire qui semble vraiment une voie triomphale.

La gare avait reçu une simple décoration de circonstance. Devant l'entrée, un velum rouge frangé d'or, des plantes vertes à profusion, des tentures et des tapis descendant jusqu'au quai d'arrivée, des trophées d'armes et de drapeaux espagnols et français du plus bel effet.

A l'intérieur un salon a été aménagé : aux murs, des tapisseries des Gobelins, des étoffes de velours et de soie rouge rehaussées de crépines d'or ; le plafond est dissimulé par une tenture de soie crème et jaune. L'ensemble est très harmonieux.

Le service d'ordre a fait dégager l'avenue du Bois, repoussant les curieux sur les trottoirs, et aussi le rond-point de la Porte-Dauphine. A partir de deux heures, ne peuvent arriver jusqu'à la gare que les personnages officiels et les porteurs de coupe-files spéciaux.

La consigne donnée aux agents de police est à cet égard très sévère, et les premiers venus n'approcheront pas le roi. M. Lépine en personne surveille le service d'ordre devant la gare, et maintient rigoureusement un large espace libre de la grille du Bois à l'avenue Bugeaud.

Les troupes qui rendront les honneurs sont à leur poste. Devant la gare, le général gouverneur de Paris se tient à cheval à la tête d'un état-major nombreux. Les uniformes et les armes brillent au soleil, qui est éclatant. Une lumière vive baigne ce décor impressionnant et tous ces personnages en tenue de gala. C'est d'un fort bel effet. La haie, qui commence à la porte du Bois remonte vers l'Arc de Triomphe et descend les Champs-Elysées, est formée devant la gare par un régiment d'infanterie, par le régiment de cuirassiers qui fournit l'escorte royale, et un peloton de la garde républicaine à pied et un peloton à cheval en grande tenue (culotte blanche, casques à plumet, tunique à retroussis écarlates). La musique de la garde républicaine est massée à l'extrémité du quai intérieur, et devant la gare la musique du 119e d'infanterie.

Sur le parcours du cortège, les troupes continuent à border les avenues dans le même ordre que pour les rois d'Angleterre et d'Italie, c'est-à-dire artillerie de forteresse, sapeurs du génie, infanterie de ligne, infanterie coloniale, cuirassiers et dragons.

C'est ainsi que de la gare à l'avenue Malakoff, la haie est formée par le 119e d'infanterie. A l'avenue Malakoff, se tient le 11e cuirassiers, venu de Saint-Germain ; à sa suite, des haies d'infanterie jusqu'à l'Arc de Triomphe. A l'Etoile, sept batteries d'artillerie ont pris position de chaque côté de l'Arc de Triomphe. Les 21e et 23e régiments d'infanterie coloniale s'alignent en haut de l'avenue des Champs-Elysées. Au rond-point des Champs-Elysées, le 6e escadron du 27e dragons ; plus loin, à la hauteur de l'avenue Nicolas II, le 2e cuirassiers ; puis des haies d'infanterie jusqu'à la Concorde.

A la Concorde, le service d'honneur est assuré par le 23e dragons et les batteries de la 2e division de cavalerie. Les haies d'infanterie reprennent le long du pont de la Concorde et du quai d'Orsay jusqu'au palais des affaires étrangères, qui deviendra palais royal dès que le drapeau espagnol aura été hissé, à l'arrivée du roi.

Les personnages officiels

Donc, à partir de deux heures un quart, apparaissent les personnages officiels. D'abord les ministres, M. Rouvier et ses collaborateurs, qui arrivent successivement, accompagnés de leurs chefs de cabinet. M. Berteaux, M. Thomson ont avec eux leurs officiers d'ordonnance. Puis ce sont MM. Fallières et Doumer, présidents des deux Chambres ; le grand chancelier de la Légion d'honneur, les préfets de la Seine et de police, les présidents du Conseil municipal et du Conseil général, de nombreux membres du Parlement, etc.

Le coup d'œil que présente la gare est incomparable lorsque arrive le président de la République. Il est trois heures moins vingt. Les troupes massées au rond-point de la porte Dauphine portent les armes ; les officiers d'état-major, en brillant uniforme, saluent de l'épée, M. Loubet descend de son landau, attelé à la daumont, et se rend dans le salon de réception. Il est entouré par les ministres et s'entretient avec eux jusqu'à l'heure du train royal.

Le Président Loubet

M. Loubet gagne, à trois heures moins dix, le quai intérieur de la gare. Un tapis rouge suit l'escalier qui descend vers la voie et marque le chemin jusqu'au wagon. Les gardes républicains font la haie, en grande tenue. Le Président est suivi par la foule des officiers et des fonctionnaires qui composent un superbe cortège. Enfin, à trois heures moins cinq exactement, le train royal entre lentement en gare.

La descente du train

La musique de la garde républicaine, placée à l'extrémité du quai, commence l'hymne espagnol ; les tambours battent aux champs au moment où le souverain apparaît à l'entrée du wagon-salon, quatrième voiture du train impérial.

Le train royal est composé d'une machine pavoisée de drapeaux et de sept wagons. Les deux premiers wagons sont des fourgons à bagages ; puis, peints en marron, un wagon réservé au roi, avec chambre à coucher, cabinet de toilette et salon ; un wagon restaurant servant de salle à manger, deux wagons-lits pour la suite et un wagon-cuisine.

Alphonse XIII

Le roi est brun, de taille un peu au-dessus de la moyenne, la figure extrêmement ouverte et sympathique. Il a de grands et beaux yeux noirs. Il descend d'un wagon en souriant et serre la main que lui tend M. Loubet. Tandis que les personnages présents restent à l'écart durant une minute, le roi et le président s'adressent des compliments d'usage, cependant que le ministre des affaires étrangères, M. de Villaurutia et la suite royale descendent du train.

Le roi est en grand uniforme de général d'infanterie espagnole, la poitrine ornée de nombreuses décorations.

M. Loubet porte [illegible] la Toison-d'Or.

Les présentations ont ensuite lieu.

A chacune des personnes que M. Loubet lui désigne, Alphonse XIII adresse quelques mots aimables.

Il serre à deux reprises la main de M. Delcassé, qui s'incline et remercie. Tous les ministres sont ainsi successivement présentés.

Puis le roi présente à son tour son ministre des affaires étrangères et officiers de sa suite à M. Loubet et à M. Delcassé.

Le jeune souverain converse librement, avec une simplicité et une bonne grâce très remarquées. Il s'exprime presque sans accent, en un français très pur.

Les salves de 101 coups de canon sont commencées. Elles sont tirées les unes au bastion voisin du boulevard Suchet, les autres sur l'esplanade des Invalides. Elles annoncent à Paris qu'il possède un hôte royal.

En suivant le tapis rouge qui orne le quai jusqu'à la salle d'attente, le roi et M. Loubet gagnent l'escalier de la gare, suivis des ministres et des personnages de la suite royale. Les fonctionnaires, les militaires, les personnalités politiques présentes font la haie tout le long du quai, et sitôt passés les ministres, se précipitent à leur suite afin d'envahir le salon aménagé avec un goût charmant.

Puis le roi et M. Loubet montent dans la voiture attelée à la daumont qui stationnait devant la porte de la gare ; des vivats s'élèvent aussitôt des maisons de l'avenue et du boulevard voisins. La foule est maintenue cependant à distance trop respectueuse. Le roi salue. Il est acclamé.

Les musiques jouent l'hymne royal espagnol, les drapeaux s'inclinent ; ce départ des voitures est d'un effet merveilleux. Les cuirassiers encadrent les landaus et le cortège